

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LA VIE SANS BRAHIM

Laurent Chevallier

Né le 6 juin 1955 à Grenoble (France)
 Après des études à l'École Louis Lumière,
 Laurent Chevallier devient assistant caméra
 sur de nombreux longs métrages,
 collaborant notamment avec René Allio
 (*Retour à Marseille*, 1980)
 et Jean-Jacques Beineix (*Diva*, 1981).
 Il est ensuite cadreur puis, à partir de 1986,
 directeur de la photographie sur des films
 tels que *La Vengeance du serpent à plumes*
 (Gérard Oury, 1984) et *Les Spécialistes*
 (Patrice Leconte, 1985).
 Passionné de montagne, Laurent Chevallier
 fait de la traversée de l'Antarctique
 par Jean-Louis Étienne le sujet
 de son premier long métrage documentaire,
Au sud du sud, réalisé en 1990.
 Suivent le documentaire sur l'Afrique *Djembefola*,
 le long-métrage de fiction *L'Enfant noir* (1995)
 et un autre documentaire *Circus Baobab* (2000).
 En 2003, il signe le long-métrage
La vie sans Brahim.
 En avril 2007, il sortira un nouveau documentaire
Momo le doyen, portrait de Momo Wandel Soumah
 (1926-2003), véritable roi du swing
 et de l'improvisation; il était le doyen du jazz africain.

2003 (sortie France : 11 février 2004) - France - couleur - 1h04

film de **Laurent Chevallier**

scénario : **Laurent Chevallier** et **Mostafa El Affi** - image : **Laurent Chevallier** et **Jean-Gabriel Leynaud** - montage : **Matthieu Augustin** - musique : **Amid Djouri** - son : **Érik Menard** - production : **Tact production** - productrice : **Nezha Cohen** - distributeur : **Bodega Films**.

avec la voix de : **Laurent Chevallier** (le narrateur).

Il y a des petits villages qui meurent dans les campagnes françaises. Cela commence par des habitants qui vont travailler tous les jours au loin, dans la grande ville voisine. Un jour c'est l'épicerie-bazar-dépôt de pain qui ferme ses portes. Le village est devenu un dortoir, le maire peut se lamenter Soisy-sur-École est un petit village d'Île de France qui a suivi inexorablement cette pente dangereuse. Le Maire en a décidé ainsi : il a tout fait pour laisser partir Mostafa, «l'Arabe du village», qui était le dernier commerçant de Soisy ! En 1993, Mostafa avait racheté l'épicerie du village, fermée depuis longtemps. Une épicerie qu'il ouvre 7 jours sur 7. Un matin, il voit entrer un clochard venu chercher son litre de vin. Mostafa recueille l'homme à la dérive en qui il reconnaît un frère marocain. Dès lors tout va changer Brahim installe le Maroc dans la petite pièce derrière l'épicerie, où il vit désormais. Toujours disponible, toujours souriant, il va rapidement devenir l'homme le plus aimé du village. Après quelques années, Mostafa et Brahim décident de racheter le café du village, fermé lui aussi. Mais c'est à ce moment que Brahim meurt. Mostafa reste seul. Le café a du mal à être rentable.

La mairie refuse d'aider à faire des travaux pour rendre le lieu plus accueillant, elle organise même les rares manifestations à l'autre bout du village ! Alors un jour, Mostafa est parti. Requiescat Soisy in pace ! Laurent Chevallier avait déjà tourné quelques images sur Brahim en 97. Revenu à Soisy quelques années plus tard, il rencontre Mostafa. Ensemble, ils vont enquêter pour retrouver le passé de Brahim, comprendre cet homme qui a quitté sa famille et n'est plus revenu. Ensemble, ils retrouvent la cabane où vivait le clochard. Ensemble, ils retournent au Maroc où ils rencontrent la femme de Brahim, ses enfants. Ensemble, ils vont chez le père de Brahim et visitent sa chambre d'enfant. Ensemble, ils ne comprennent pas que le maire veuille laisser mourir Soisy. Ensemble, ils ne comprennent pas que dans ce village où le seul immigré est parfaitement intégré, on vote à 25% pour le Front National. Conçu comme une enquête sur un homme, ce documentaire nous entraîne au pays de l'amitié et des valeurs humaines. Mais il nous révèle également un visage de la France d'une rare laideur, d'une honteuse actualité. Multiple, dense, riche, avec de purs moments d'émotion (Mostafa revoyant les images de Brahim, le père de Brahim dans sa maison au Maroc, les poivrots du village parlant des arabes devant Mostafa...). Un instantané sur une époque : la nôtre, et c'est ce qui est bouleversant

C.C. - Fiches du Cinéma 2004

Un voyage à rebours sur les traces d'une amitié qui défie les lois et les frontières. Laurent Chevallier la poursuit par sa caméra sensible. *La vie sans Brahim*, de Laurent Chevallier. Il était une fois Soisy-sur-École, un village de la douce France à quelques lieues de Fontainebleau. Soisy et sa fanfare municipale, la brocante où l'on trouve de vieilles photos du tortillard qui amenait de Paris des ouvriers en casquettes et des messieurs en chapeaux. Ils se remettaient du voyage au Café de la Gare en s'essuyant le front avec des mouchoirs grands comme l'Essonne. Aujourd'hui, Soisy-sur-École compte deux mille habitants, une mairie, un clocher sûrement, une épicerie tenue par Mostafa, qui a quitté son Maroc natal il y a trente ans et vit ici avec sa femme et ses cinq enfants. Mostafa s'est endetté pour tenter de redonner vie au bistrot, en faire un lieu « où chacun trouverait sa place ». Peu se déplacent et la Mairie ne sait que lui recommander d'agrémenter la façade de fleurs et couronnes. Mostafa est en deuil de son projet, de ses rêves et surtout de son ami Brahim qui rendait tout possible. Brahim avait longtemps été le seul Arabe du village avant que Mostafa ne vienne y racheter l'épicerie. Il s'était exilé de la même terre que Mostafa, d'abord pour travailler chez Simca à Poissy, puis comme manutentionnaire à Marseille, pour échouer aux marges de Soisy-sur-École où l'avait jeté son errance alcoolique. C'est là que Mostafa l'avait pris par la main, lui confiant son épicerie et l'arrière-boutique où Brahim s'était installé six mètres carrés de Maroc. Et Brahim était devenu la joie du village, la pêche au-dessus des cageots, la banane à toute heure, la cerise sur le gâteau. Le réalisateur Laurent

Chevallier avait à cette époque posé sur lui sa caméra. Seulement il y avait un secret. Brahim n'avait pas de papiers, nulle trace officielle n'enregistrait son parcours et Mostafa avait obtenu du cinéaste que le film ne soit pas diffusé. Et puis le cœur de Brahim a flanché, un matin de janvier. De son portrait resté en friche est né le film d'aujourd'hui. C'est après en avoir visionné les images longtemps insoutenables que Mostafa a pu, en compagnie de Laurent Chevallier, partir en quête de celui qui était son ami, son frère, et plus encore. Les deux hommes ont suivi à rebours le fil de la vie de Brahim, faisant étapes en quelques territoires qui contiennent l'essentiel. On voyage avec eux au son de l'oud, de la cabane forestière où Brahim avait un temps arrimé ses tangages, à sa maison d'enfance que son père, le vieil El Hadj, a bâtie de ses mains. Il règne encore en maître sur les deux cours qui divisent hommes et femmes, mais tandis qu'il passe de considérations convenables et convenues au lent aveu de sa peine, ses doigts saisis en gros plan s'enfoncent à mesure dans l'épaule de Mostafa. Dans une banlieue d'Agadir, la femme et les enfants de Brahim ont fini de l'attendre. Ils scrutent son portrait filmé de regards pleins de larmes qui souvent disparaissent aux nôtres, s'enfouissent pour qu'advienne la résurrection d'autres images. Ainsi de Mostafa, que Laurent Chevallier filme de dos lorsqu'ils cheminent ensemble vers le cabanon de Brahim en forêt de Fontainebleau. Devant cette caméra qui tout au long du film saura venir au plus proche tout en marquant son respectueux retrait, Mostafa, qui ne peut ni rester ni partir, tourne et vire, cherche ses mots comme ses pas. Ils le ramèneront malgré tout à Soisy. Dans son café, c'est surtout lui qui trinque, et comme il ne boit pas, il n'y a plus de quoi rire. La vie sans Brahim, ce n'est plus une vie. Ils ne voulaient pourtant pas la lune. Juste aller un peu au cinéma et puis, de temps en temps, savourer un petit bourguignon bien de chez nous. Au Maroc, la tombe de Brahim n'est qu'un pli dans la terre. À Soisy-sur-École, ils n'étaient que deux pour accompagner Mostafa à la morgue, moins que le jour où il a enterré son chien. Brahim ouvrait sa porte à tous mais il en a franchi bien peu. Il y avait bien Pascal, le dentiste, et Philippe, le pharmacien... Mostafa ne sait comment continuer. Contre l'écorce d'un platane, son profil dessine sa moitié absente. Laurent Chevallier et Mostafa El Haffi, co-auteurs de ce très beau film, n'ont pas perquisitionné au royaume des ombres pour retrouver Brahim. Ils nous racontent une histoire de fraternité qui lui restitue sa part vivante d'humanité. À Soisy-sur-École, un couple de Soiséens « de souche » a peut-être repris le café. Les oiseaux se sont tus.

Dominique Widemann - L'Humanité

Une histoire réelle qui pourrait commencer par "il était une fois" : cette première phrase de commentaire arrive comme un programme pour ce documentaire issu d'une amitié forte entre le réalisateur et Mostafa El Affi, d'origine marocaine, seul immigré vivant avec sa famille à Soisy-sur-École, un gros village d'Ile de France. Un programme que Laurent Chevallier va tenter de réaliser, non en contant une histoire linéaire mais en allant à la découverte mosaïque d'un homme profondément déçu par son environnement et à qui manque la chaleur d'un ami mort trop vite. L'ami de Mostafa, c'est Brahim : « un cœur gros comme ça, aimé de tout le monde. Pour le sortir de ses soûleries et de sa dérive, Mostafa lui avait fait tenir l'épicerie qu'il gère au village, ce qui leur permet de la garder ouverte 7 jours sur 7, matin et soir. Brahim est sans papiers : des complicités dans le village lui permettront d'en retrouver pour rentrer au pays où il a lâché sa femme enceinte 22 ans plus tôt. La mort le fauchera à son retour, laissant Mostafa orphelin d'un ami qui le sauvait de la froideur de l'environnement, dont témoigne la terrible entrevue avec le maire en début de film.

Chevallier, qui avait animé un atelier documentaire au village, a d'anciennes images de Brahim, émouvantes instantanés d'un homme que nous ne découvrons que par le vide qu'il laisse après lui. Comme à son habitude, il ménage des attentes pour lentement bâtir un puzzle où derrière Mostafa se profile l'être cher, l'ami intime devenu plus important que sa propre famille. Si l'histoire il y a, c'est que rien n'est simple : Mostafa comprend vite que la jovialité de Brahim faisait le succès du commerce et que le restaurant couscous, leur projet commun qu'il a dû monter seul après sa mort, ne pouvait marcher qu'avec lui. Mais il saisit aussi que ce qui touchait les gens chez Brahim, c'était « le guignolo, le soûlard qui n'a rien à cirer de l'argent ». En somme, « l'intégration, c'est manger le cochon et boire de l'alcool ». Tout est dit : sauf exceptions, les habitants de ce village n'ont accepté Brahim que parce qu'il les imitait. L'immigré n'a d'intégration possible qu'en s'assimilant, sorte de mascotte désincarnée.

Le cercle vicieux est bouclé : Mostafa n'a pas la vocation du guignol et préférera un nouvel exil vers une ville où se fondre pour échapper au piège. Triste conclusion que prépare un épisode au Maroc, sur les traces de Brahim, où le cinéaste et Mostafa montrent une vidéo de lui à sa famille, figurant ce que disait Godard : « Le cinéma fabrique des souvenirs ». La faillite de l'intégration est là : dans l'impossibilité pour des immigrés pourtant plus que volontaires de s'inscrire dans la mémoire collective (il n'y avait que deux personnes à l'enterrement de Brahim). La réussite de Laurent Chevallier et de Mostafa El Affi est de le faire main dans la main, par le cinéma.

La belle voie nostalgique de Souad Massi chante en arabe : « Raconte, conteur, raconte une histoire, une légende, parle-nous des gens d'antan, commence par "il était une fois", offre-nous des rêves, chacun d'entre nous a une histoire au fond de son cœur... ». En écho au commentaire de départ, la chanson est sous-titrée, pour boucler le cycle. Abdelkrim Bahloul a également récemment utilisé Raoui (le conteur) dans *Le Soleil assassiné*, mais il ne la sous-titre pas, préférant lui laisser la liberté d'émouvoir par elle-même. C'est peut-être dans cette différence que *La Vie sans Brahim* trouve sa limite, dans une volonté démonstratrice que renforce aussi le peu d'expression laissée aux gens du village, sorte d'absents coupables n'ayant pas droit au prétoire. Mais ce film qui se pose en un très humain réquisitoire a sa raison d'être : rappeler que sont nombreux les Mostafa qui mettent leur énergie à participer à la vie collective et ne récoltent au mieux qu'une splendide indifférence.

Olivier Barlet - Africultures